

égal de me faire crédit malgré l'encan. Je n'ai pas encore battu mes blés ; Jules vient d'entrer au séminaire, Adolphe va partir pour Paris ; et de plus, pendant les vacances, ces diables de garçons ont fait quelques petites dettes qu'il faut que je paye. Vous savez que c'est sûr avec moi.

—Frappez-là, voisin, répondit Progrès en lui tendant la main ; je n'ai pas besoin d'argent en ce moment ; crédit donc tant que vous voudrez : seulement vous me payerez l'intérêt à cinq pour cent.

—Bien entendu, dit Routineau, et aux termes qui vous conviendront.

—Eh ! bien, voisin, répartit Progrès, c'est une affaire faite. Ils se tapèrent de nouveau dans la main, puis se séparèrent bons amis, en se donnant rendez-vous le lendemain chez le notaire, pour régler les époques des paiements et d'intérêts.

CHAP. XI

QUELQUES DÉTAILS SUR LES ENFANTS DE JEAN PROGRÈS ET DE PIERRE ROUTINEAU—ENTRÉE DE JULES AU GRAND SÉMINAIRE—DÉPART D'ADOLPHE POUR PARIS.

Quand tous les comptes de la vente furent réglés et que plusieurs des acquéreurs eurent payé comptant, la famille de Progrès se trouva bien riche. On avait entamé l'argent fait qu'on avait trouvé chez la vieille tante ; car Marguerite avait voulu habiller ses enfants convenablement et leur mettre quelques pièces sonnantes dans le gousset ; comme elle savait que ses enfants ne gaspilleraient pas l'argent, elle ne craignait pas de leur en donner.

Ainsi que le père Routineau l'avait dit à Progrès, son fils Jules avait fait quelques petites farces pendant les vacances. Dès qu'il fut sorti du petit séminaire où il venait de compléter ses études commencées chez M. le curé, il se mit à fréquenter une maison de jeu ; là, il joua et perdit plusieurs tasses de café et surtout bon nombre de petits verres. Il alla même à la ville voisine, pour rencontrer des commis, des clercs notaires etc., qui ne demandaient pas mieux de faire la partie avec lui, parcequ'il était gai, spirituel et avait de l'argent.

Adolphe, entré en apprentissage chez un bijoutier, dépensait pas mal aussi, et Françoise qui avait un grand faible pour ses deux jumeaux, leur en donnait même en cachette de son mari.

Quant à Jules, entraîné par le mauvais exemple, et reconnu pour être de bonne famille, il fit des dettes pour un montant considérable ; car il trouvait facilement à acheter à crédit.

M. le curé était très chagrin de cela, et il ne cessait de répéter à Françoise qu'il craignait bien que Jules

n'eût pas de vocation pour l'état ecclésiastique. Mais cette tendre mère qui s'était depuis longtemps bercée de l'espérance de voir son fils prêtre, assurait à M. le curé que lorsque Jules serait au grand séminaire, cela changerait. Il faut bien que jeunesse se passe, disait-elle.

D'un autre côté, son gros Louis l'a lédonnageait bien du trouble que lui donnaient Jules et Adolphe ; car il était d'une sagesse et d'une soumission exemplaires. Ce brave garçon avait compris que son père ne travaillant presque plus et ses frères mangeant de l'argent, il fallait qu'il redoubla de courage, et il travaillait avec une grande ardeur.

Sa jeune sœur Jeanne était une fille pleine d'intelligence et de bons sentiments et le secondait de toutes ses forces.

Au retour de l'encan, Routineau annonça à sa femme qu'il avait acheté cinq arpents de terre. Françoise fut stupéfaite et lui dit :

—Mais, mon Pierre, où prendras-tu de l'argent, pour payer tout cela ? Les dernières terres que tu as achetées ne sont pas encore payées. Tu sais pourtant que la pension de Jules, l'apprentissage d'Adolphe vont épuiser tout ce qui nous restait ; je dois encore la soutane et les autres habits de Jules ; tu sais de plus.....

Françoise n'osa pas achever, c'était les dettes de son fils dont elle voulait parler.

—C'est vrai, femme, dit Routineau un peu troublé, mais j'ai pensé que ces terres qui ne sont pas mauvaises, nous donneront quelques *pochetées* de grains de plus que les années passées ; puis, nous avons encore du grain à battre, puis.....puis.....puis Jean Progrès ne demande pas mieux que de me faire crédit, et nous n'aurons à payer que les intérêts.

Françoise fut un peu soulagée par cette dernière déclaration ; mais elle avait encore le cœur bien gros. Elle n'était pas habituée à voir sa bourse vide, encore bien moins à acheter à crédit. Son mari chercha à la consoler en lui disant que les années se suivent, mais ne se ressemblent pas ; qu'il pouvait en venir encore de bonnes ; que leur gros Louis devenait de jour en jour plus fin laboureur ; que leur fille leur épargnerait dorénavant une servante ; qu'enfin, les nouvelles terres qu'il venait d'acheter n'avaient pas été labourées depuis quelques années, et qu'étant bien cultivées, elles leur donneraient de bonnes récoltes.

Ensuite, pour mieux tromper la pauvre Françoise, il s'étendit avec complaisance sur ce qu'il appelait les folies de Progrès : Faut-il être fou, dit-il ; vendre ses terres au lieu d'en acheter ! Et par surcroît de sottise, il emploie cet argent à envoyer ses *deux bons à rien* apprendre des choses que lui et le charron de la commune leur

auraient bien apprises. Il porte l'extravagance jusqu'à dire qu'il prendrait les terres de son maître à prix d'argent ; sans comprendre qu'une mauvaise année le ruinerait, parce qu'il faudrait payer tout de même, tandis qu'à moitié, il ne court aucun risque. Qu'il est triste, ajouta-t-il, de voir un si bon voisin courir à sa perte les yeux baissés.

Toutes ces histoires détournèrent Françoise des tristes idées qu'elle avait eues ; le plaisir de voir son bien augmenté, lui fit mettre de côté ses inquiétudes.

CHAP. XII.

VISITE DES ENFANTS DE PROGRÈS A TERRE-NEUVE—CE QU'ILS Y FONT—LEUR DÉPART DE LA MAISON PATERNELLE.

Des MM. Breton étaient venus s'établir à quelque distance de la commune où se trouvaient Progrès et Routineau. Ils avaient choisi un terrain couvert de bruyères, et le défrichaient avec grand succès. Marcel avait déjà été leur faire visite et recueillir leurs conseils, avant son départ de la maison paternelle, il voulut encore se rendre chez eux pour avoir une lettre de recommandation pour le directeur de l'école d'agriculture où il voulait se rendre.

Les deux jeunes gens se rendirent donc à Terre-Neuve. Ils furent tous bien reçus par ces habiles agriculteurs, qui les firent déjeuner avec eux, et même avec la dame de la maison. Tout le temps du repas, on causa d'agriculture, et les deux frères, avides d'apprendre, écoutaient cette conversation avec un grand plaisir. Après le déjeuner on alla voir les attelages qui défrichaient les bruyères et la semence d'avoine faite dans les terres qui venaient d'être défrichées. On fit jeter sur le terrain devant eux du *noir animal* ou noir d'os, engrais qui fait donner aux nouveaux défrichements de très-belles récoltes.

Marcel se promit d'engager son père à aller voir cette belle exploitation, qui n'avait encore que deux années d'existence et avait déjà la plus belle apparence et donnait des rendements à rendre jaloux les propriétaires des meilleures terres.

Charles vit aussi, avec un bien grand intérêt en opération, de belles charrues, de bonnes hermes, des rouleaux, enfin une foule d'instruments d'agriculture qu'il ne connaissait pas et qu'il devait apprendre à construire à Nancy où il allait se rendre.

Les MM. Breton lui donnèrent aussi à lui une lettre de recommandation pour le maître de la fabrique où il allait entrer en apprentissage. Dans cette lettre, on suppliait M. Moran, propriétaire, de ne rien faire payer à un jeune homme recommandable sous tous les rapports et déjà assez habile ouvrier. Cette condition fut